

Les dix meilleures nouvelles du concours 2007

Arielle

*Christophe VASSE
(77760 La Chapelle la Reine)*

Un simple décompte.

Son âge, son ancienneté dans l'entreprise, sa situation familiale... A chaque ligne, un nombre de points, en positif ou en négatif, puis la cruelle opération des chiffres qui fait tomber le couperet.

Un simple décompte et il était sur le carreau. Licencié, sans autre forme de procès. Thomas déposa le courrier sur la table avec une infinie douceur. Il n'avait même plus l'envie d'être désespéré, de verser la plus petite larme - savait-on jamais - il lui restait peut-être quelques-unes blotties dans un recoin insoupçonné de son âme, juste de quoi tracer deux sillons humides sur ses joues. Mais pas plus... Ce coup du sort n'était que le dernier d'une longue liste de désenchantements qui étaient parvenus à tarir le flot de tristesse et à faire de sa vie une alternative bien dérisoire...

Complètement dérisoire, en fait... Thomas leva la tête, en une simple fraction de seconde, il venait de prendre sa décision.

Il ne lui restait plus qu'à choisir le moyen d'en finir ... L'idée d'une mort violente l'avait toujours hanté : il fallait adoucir la chose. Pas question d'une arme à feu, donc. Pas question non plus de s'ouvrir les veines, de se jeter sous un train... Non, rien de tout cela. Il avait réfléchi pendant quelques minutes puis s'était rappelé le vieux pont qui surplombait le fleuve à quelques centaines de mètres du centre-ville. Son cours était toujours tumultueux et à cette époque de l'année, la température de l'eau ne lui laisserait aucune chance.

Et cette plongée dans le vide... Une dizaine de mètres à peine, mais il avait toujours rêvé de connaître la sensation de la chute libre, imaginé ce vide béant qui s'ouvrait au cœur des poumons et paraissait envahir le corps tout entier.

C'était une manière comme une autre de réaliser son rêve...

C'est avec la consolation de se voir accorder cette ultime volonté que le condamné s'avancait vers le pont le long des rues désertes. Il était à une trentaine de mètres du parapet quand il réalisa que la place était déjà prise.

Ne faites pas ça ! cria Thomas.

La jeune fille debout sur la pierre se retourna brusquement. Son époustouflante beauté lui avait arraché ce cri du cœur. Une silhouette de rêve dont les formes parfaites dessinaient de troublants contours dans le ciel d'encre... Et son visage... D'une splendeur sans pareil, tout en courbes douces, sans la moindre brisure ni la plus petite imperfection, à peine un léger voile de fatigue sous les yeux en amande. La peau était très pâle, presque translucide, et l'effet était d'autant plus saisissant que de petites boucles couleur d'ébène cascadaient autour du visage et jusqu'à la poitrine.

Elle portait un jean délavé, un simple débardeur et des baskets. Elle avait déjà fait un pas vers le suicide en sortant dans cette tenue par ce temps. Elle quitta très vite son air coupable pour afficher une expression de triste détermination. Thomas s'approcha lentement du parapet.

Elle est froide...

Le jeune fille tourna la tête vers le fleuve. En cet endroit isolé des abords de la ville, le bouillonnement en contrebas était le seul son perceptible. Elle ne répondit à la remarque de Thomas qu'après une longue et triste contemplation du cours obscur de l'eau. C'est comme ça... souffla-t-elle.

Comme ça ?

Froide, sombre... et cruelle. A l'image de la vie...

Thomas chercha un moment ce qu'il était censé répondre à ça. Il était à l'évidence mal placé pour louer les trop rares satisfactions de l'existence.

La vie... réfléchit-il tout haut. Comment pourrait-elle faire preuve de cruauté envers une ... si ravissante demoiselle ?

L'inconnue sourit tristement.

Pure méchanceté ? proposa-t-elle.

Ou acharnement... laissa échapper Thomas qui se prit à songer au traitement de faveur que sa propre vie lui avait réservé.

De l'acharnement, oui c'est bien de ça dont il s'agit ...

Non, non, non, non, non ! Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire... En fait... Il se gratta nerveusement le menton, envisageant un moyen de rattraper sa bévue.

Puis-je vous demander votre prénom ? risqua-t-il tout à trac.

La jeune femme le jugea un instant du regard.

Arielle.

Thomas ne put réprimer un sourire. Arielle... c'est un très joli prénom... Je me souviens d'une Arielle dans la Tempête de Shakespeare...

C'est Ariel, au masculin, le corrigea-t-elle. C'est le nom de l'esprit qui provoque le naufrage du navire du roi de Naples.

Pour le bien de tous au final, il me semble.

Elle ne dit rien, se contentant simplement de froncer imperceptiblement les sourcils. Vous pourriez peut-être descendre de là ? poursuivit Thomas. Le visage d'Arielle se durcit.

Pourquoi donc ?

Et bien... Vous risquez de tomber non ?

Elle laissa échapper un rire bref.

C'est le but du jeu, non ?

Un jeu ? Et ce... " jeu " en vaut-il vraiment la chandelle ?

Seriez-vous en train d'essayer de me dissuader de sauter ?

Thomas ne répondit pas tout de suite. Il s'appuya contre la pierre à deux mètres à peine d'Arielle, qui esquissa un mouvement de recul, et porta toute son attention sur ses chaussures. Oui, vous avez raison, concéda-t-il d'un ton narquois. Quelle ironie.. ; Ce n'est certainement pas à moi de vous faire la leçon... Je suis ici pour les mêmes raisons que vous, en fait. Comment ça ?

C'est vrai, peut-être pas exactement pour les mêmes raisons ... Enfin la finalité est la même. Il balança son avant-bras en arrière et pointa son pouce en direction du fleuve.

Je suis aussi venu pour sauter, vous voyez.

Arielle fronça une nouvelle fois les sourcils.

Vraiment ?

Il leva la tête et étudia son visage. Que pouvait-il y lire à cet instant précis ? De la surprise ?

De la curiosité ? Juste de l'indifférence ? Une infinie tristesse, certainement, et une beauté comme il lui avait rarement été donné de voir.

Je viens d'être viré de mon boulot, finit-il par dire.

J'en suis navrée.

Le ton de sa voix semblait sincère.

Oh.. S'il n'y avait que ça... enchaîna-t-il. Il y a six mois, mon frangin part dans les Alpes. Un grand gaillard sportif, plein d'énergie... Toujours à me filer de grandes tapes dans le dos en essayant de me convaincre de le suivre dans ses entreprises de fou... Attention, quand je dis fou, c'était surtout vu de ma petite vie bien tranquille. Lui avait la tête sur les épaules, il était prudent, bien organisé et très bien entraîné. Il adorait la haute montagne. Cette fois-là, il voulait enchaîner deux sommets à plus de quatre mille... Il y avait un guide et ils étaient une bonne demi-douzaine dans la cordée.

Arielle l'écoutait patiemment. L'attention qu'elle portait au récit durcissait un brin les traits de son visage.

Ils étaient à plus de trois mille mètres sur le deuxième sommet. Les conditions météorologiques étaient bonnes. Mais bon, c'est la montagne -la fatigue, un instant d'inattention, peut-être- elle ne pardonne pas le relâchement. Un type a dévissé, mon frère a suivi. Le type a été salement amoché, mon frangin était mort quand l'hélico est arrivé... Thomas s'arrêta un instant. Il assura sa voix et poursuivit.

Il était prof et visiblement très apprécié de tous. Je n'ai jamais vu autant de monde à un enterrement...

Je suis désolée...

A l'époque, j'étais marié... Elle s'appelait Marie.

Les yeux dans le vague, Thomas sourit à l'évocation de ce prénom qui n'avait plus franchi ses lèvres depuis bien longtemps.

Cela faisait pas loin de dix ans que l'on était mariés et l'on était follement amoureux l'un de l'autre, suffisamment en tout cas pour que rien ne puisse nous séparer. Du moins était-ce ce que je pensais. Mais je ne me remettais pas de la mort de mon frère. Nous avons été très proches et de son vivant, elle n'avait jamais véritablement accepté cette grande complicité. Alors, après sa mort... Il a laissé un grand vide qui s'est démesurément ouvert entre Marie et moi ? Je n'ai pas su tourner la page, je n'ai pas su comprendre. Comprendre sa douleur, comprendre sa solitude et son besoin de trouver une épaule sur laquelle se reposer. Ce fut celle de celui qui était alors mon meilleur ami. Je n'ai rien vu

arriver, on bien sûr, mon cerveau était gangrené par le chagrin. Lui a su la comprendre, lui donner l'affection que je n'étais plus capable de lui apporter. J'ai essayé de la retenir, mais il était trop tard. Le jour où elle est partie, nos deux visages ruisselaient de larmes, mais cela n'a rien changé. Elle savait que si les blessures devaient un jour se refermer, la guérison serait longue et elle n'avait pas la force d'attendre. Je ne pouvais pas l'en blâmer et aujourd'hui encore, je ne lui reproche rien... Thomas semblait avoir complètement oublié Arielle ; Il porta son regard au loin, vers la lune qui à cet instant couronnait le beffroi de la vieille ville d'une auréole étincelante.

Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je l'aimais... acheva-t-il d'une voix hésitante.

Il chassa discrètement une larme du revers de la main, mais le geste n'échappa pas à Arielle.

Alors vous savez, se reprit-il en se forçant à sourire, perdre un travail pour lequel je n'éprouvais de toute façon plus le moindre intérêt...

C'est pourtant ce qui vous a décidé...

C'est vrai... Disons que c'est la cerise sur le gâteau que je n'ai jamais cessé de digérer...

Thomas plongea ses yeux dans ceux d'Arielle. Si c'était possible, elle paraissait encore plus attristée qu'auparavant.

Un timide sourire éclaircit quelque peu son visage.

Je ne suis pas sûre de vous être d'un très grand secours, fit-elle remarquer.

Vous croyez ?

On peut peut-être se tenir la main en sautant ? proposa-t-elle.

Il lui rendit son sourire.

Vous avez raison, la vie est cruelle. Elle vous prend les êtres qui vous sont les plus chers, sans aucune explication. Mais parfois, elle en met d'autres sur votre chemin, comme pour retrouver grâce à vos yeux...

Qui pourrait-elle mettre sur votre chemin pour se faire pardonner de telles peines ?

Une personne comme vous, par exemple.

Ils se regardèrent quelques secondes puis Arielle, qui était restée tout ce temps debout sur le parapet, s'assit en tailleur dans un mouvement si gracieux que Thomas se demanda comment son corps avait pu passer d'une posture à l'autre.

Que savez-vous de moi pour parvenir à une telle conclusion ? demanda Arielle.

Absolument rien. Je préfère m'en tenir à l'image que j'ai de vous, celle d'une femme magnifique et d'une extrême sensibilité.

Ma sensibilité... C'est vrai, je suis sensible, sensible à m'en rendre malade... et à vouloir mettre fin à ma vie.

Je ne connais personne qui ait fait de son extrême sensibilité une raison de mourir. Il y a des tas de raisons de mourir : de faim, de soif, de fatigue... Elle fit une courte pause. ... de chagrin...

Toutes les raisons ne sont pas bonnes à prendre...

On ne réfléchit pas à ce genre de choses. Quand la mort se présente à votre porte, vous ne la chassez pas d'un revers de la main.

Quelle sorte de chagrin a bien pu vous amener jusqu'ici ?

Le chagrin, ce n'est rien... C'est une immense souffrance, de celles qui ôtent le cœur comme par magie... Vous vous retrouvez avec un grand vide dans la poitrine et une blessure béante dans l'âme. Plus rien ne compte, et surtout pas votre petite existence qui, vous le savez déjà, ne vous mènera plus nulle part...

Par deux fois, on m'a ôté le cœur, Arielle, je connais cette souffrance. Seulement... Il hésita. Il y a tout à coup ce petit frémissement que je ne parviens pas à m'expliquer, poursuivit-il en posant une main sur son cœur. Cette étrange sensation que je ne pensais plus jamais éprouver. Ça me prend un peu de court, vous voyez, et je ne sais pas trop quoi faire. C'est peut-être une simple illusion, mais si c'est le cas, je ne tiens pas à la perdre, car j'aurais l'impression que l'on m'ôte le cœur une troisième fois...

Il tourna la tête et son regard croisa celui d'Arielle. Ils restèrent un long moment ainsi, les yeux dans les yeux. Elle paraissait profondément troublée, mais ce fut lui qui baissa la tête le premier se reprochant cette tentative de séduction si maladroite.

Un embarrassant silence suivit.

Ces êtres exceptionnels que la vie met sur votre chemin, demanda soudain Arielle, à quoi les reconnaît-on ? Thomas réfléchit un instant.

A leur sourire. Ce sourire-là suffit à vous réchauffer durablement le cœur. Vous le voyez une fois et vous priez pour qu'il ne s'éteigne jamais...

Disant cela, il fixait un point connu de lui seul. S'il s'était tourné vers Arielle à ce moment-là, il l'aurait vue qui le dévisageait de son air triste, mais il aurait aussi vu cette petite lumière qui s'était allumée au fond de ses yeux, une timide lueur qui perçait bravement l'obscurité qui s'était emparée de son âme.

Elle descendit du parapet et vint se poster devant Thomas. Elle étendit un bras, très lentement, posa deux doigts sur ses lèvres et les y maintint jusqu'à ce qu'un léger sourire s'y dessine.

Oui, murmura-t-elle, c'est ce sourire-là...

Il avait été surpris par ce soudain départ, mais bizarrement, la souffrance n'avait pas été aussi douloureuse qu'il s'y serait attendu. C'était une étrange impression... sans qu'il pût l'expliquer, la rencontre d'Arielle lui avait redonné une raison de vivre, même s'il savait qu'il ne la reverrait peut-être jamais plus. Après tout, tout ce qu'il connaissait d'elle, c'était son prénom. Il n'avait aucun moyen de la retrouver, mais cela ne semblait pas l'affecter outre mesure.

Cependant, le lendemain soir, à l'heure approximative où la veille, il avait pris la direction du vieux pont, il sentit monter un léger accès de mélancolie. Il jugea qu'il n'y avait rien de bien grave, mais dix minutes plus tard, il était de nouveau sur le chemin qui le menait vers le fleuve. Il ne s'attendait pas à la revoir, bien sûr, il cherchait simplement un moyen de chasser cette nostalgie passagère.

A une centaine de mètres du pont, il aperçut la silhouette de la jeune femme. Cette fois, elle était debout près du parapet, la tête tournée vers le fleuve, et ne semblait pas animée par la moindre intention destructrice. Le cœur de Thomas ne fit qu'un bond et il accéléra le pas ; Ce n'est que presque arrivé au parapet qu'il se rendit compte de son erreur. Ce n'était pas elle, mais une femme d'une soixantaine d'années dont la silhouette haute et élancée l'avait abusé.

Elle tourna la tête à son approche.

Bonsoir...

Bonsoir, hésita Thomas, l'air coupable.

Quelques secondes de silence, puis :

Elle n'est pas venue. C'est la première fois en dix ans.

Pardon, fit Thomas. La jeune fille. ... Elle n'est pas là, ce soir.

Grande, mince, le visage très pâle et de longs cheveux noirs bouclés... s'enquit-il d'un ton précipité.

La sexagénaire lui sourit.

Oui c'est bien ça.

Vous la connaissez ?

Bien sûr, je la vois ici tous les soirs. Vous comprenez, j'ai besoin de ma petite promenade nocturne avant de me coucher. Je passe par ici et je la vois, debout sur le parapet. Elle regarde l'eau pendant un long moment, ferme les yeux et saute dans le vide ; Elle saute tous les soirs, à la même heure, l'heure exacte à laquelle elle s'est suicidée il y a une dizaine d'années. Le visage de Thomas se décomposa. La vieille femme souriait toujours.

Hier, exceptionnellement, je n'ai pas pu faire ma promenade, et aujourd'hui elle n'est pas là, ajouta-t-elle d'un air de reproche...

Thomas était livide. Il baissa la tête vers le fleuve, mais son regard portait bien plus loin que celui de la sexagénaire, ou bien plus près, dans un sombre recoin de son cerveau où il tentait de faire naître une petite lueur de compréhension.

Vous savez ce qu'on dit ? poursuivit la promeneuse ? Que le fantôme d'un suicidé ne trouvera le repos qu'une fois qu'il sera parvenu à sauver une vie.

Son sourire s'élargit et elle tourna la tête vers Thomas qui l'observait fixement. Qui sait ? Elle a peut-être finalement gagné son droit au repos éternel...